

MINIMUM ROCK 'N' ROLL

♫ présente ♫

Escarpins

BOULEVARD

et Claquettes
à papa

**ROCK
&
CHAUSSURES**

DISCO-BABEL • LE CASTOR ASTRAL

UBU ENCHAÎNÉ (À SES CHAUSSURES)

Milan Dargent

C'est en 1978 que j'ai commencé à porter une attention particulière aux paroles de chansons et à en mesurer, dans certains cas, l'immense portée poétique. Auparavant, je m'en foutais un peu. Comprendre les titres des albums et le sens des refrains me suffisait. Avant 1978, il y eut 1977, fameuse année pour les amateurs de rock'n'roll sans ambages. Ce qui comptait en 1977, c'était d'écrire sur son cartable des formules assassines qui vous plaçaient d'emblée dans le clan des rebelles, des formules choc comme « ANARCHY IN THE UK », « WHITE RIOT », « BORN TO LOSE », « TEENAGE DEPRESSION », etc. L'an 1977 fut la grande année des slogans. Il fallait que ça claque comme un coup de fouet : « I BELONG TO THE BLANK GENERATION ! » Prends ça dans les dents, cornichon. « NO FUTURE ! » Un trou dans le jeans au niveau du genou et une épingle à nourrice sur le revers de la veste suffisaient à vous donner l'air d'un punk, ennemi juré des babas cool et des minets disco. La poésie n'était donc pas la préoccupation numéro un, en 1977. Mais après 1977, il y eut 1978. Eh oui. Deux ans, deux mondes. En l'espace de quelques mois, le punk s'était ringardisé, il fallait maintenant être *new wave*, ou mieux, *after punk*. De nouvelles sonorités nous arrivaient d'Angleterre et surtout des États-Unis, totalement bizarres et déprimées. Le groupe Devo chantait un hymne aux mongoliens, les Residents, avec des voix d'outre-tombe, clamaient « *Bach is dead* », une nouvelle esthétique ornait les pochettes de disques – friches industrielles, centrales nucléaires et gratteciel grisâtres. David Bowie, alors en pleine période expressionnisme allemand, introduisait son show par une longue plainte dédiée à la charmante ville de Varsovie, et reprenait du Kurt Weill. Iggy Pop lui-même, un Américain pourtant très américain, semblait désormais puiser son inspiration au pied du Mur de Berlin, encore debout à l'époque. Un groupe résumait pour moi cette nouvelle tendance, la poussant à l'extrême : Pere Ubu. Leur premier album, *The Modern Dance*, fait encore aujourd'hui partie de mon Top Ten discographique. Je l'écoute

peu, mais dès que j'entends les premières mesures de « Non-Alignment Pact », je suis replongé dans la même extase qu'en ce début 1978, quand je passais l'album en boucle. Je dis « premières mesures », mais en réalité le disque commence par un bidouillage de synthé qui prouve que l'homme aux claviers de Pere Ubu ne consommait ni du Tangerine Dream ni du Jean-Michel Jarre au petit déjeuner. Pere Ubu, comme son nom ne l'indique pas, venait de Cleveland, Ohio, une ville plus réputée pour son industrie lourde que pour ses espaces verts, une ville où les enfants font des parties de cache-cache dans les aciéries désaffectées, collectionnent des copeaux rouillés, brûlent des pneus sur les terrains vagues pour le simple plaisir d'en respirer l'odeur. De même que la bourrée n'aurait pu naître ailleurs qu'en Auvergne, la musique de Pere Ubu semblait imprégnée de son Ohio natal. Chaque chanson était comme un bloc de métal que l'on livrait aux dents aiguës du synthétiseur, qui le découpait dans un jaillissement strident d'étoiles rouges et bleues, puis le refilait au reste du groupe pour qu'il finisse le travail – et alors le malheureux morceau de métal se voyait concassé, trituré, écrabouillé, jusqu'à être réduit à l'état de liquide en fusion. C'est ce liquide bouillant qu'on coulait dans des moules nommés « Non-Alignment Pact », « Chinese Radiation » ou « Life Stinks » ; on laissait refroidir avant de graver le tout sur des disques de vinyle. Magique. *The Modern Dance* finissait par une merveille intitulée « Humor Me », figurant encore aujourd'hui dans le Top ten de mes chansons préférées. Une chanson qui s'envole très haut, portée par un vent de panique soufflant tout sur son passage, sentiments, préjugés, culture. Une chanson qui vous fait danser la polka sur un monticule d'ossements humains, le sourire aux lèvres et les larmes aux yeux. « It's just a joke, man ! » s'écrie David Thomas, le chanteur obèse de Pere Ubu, frappant dans ses mains pour tenter, en vain, de nous rappeler à l'ordre...

Si *The Modern Dance* se concluait par un sommet, le deuxième disque du groupe finissait tête baissée dans les profondeurs d'un gouffre. À l'automne 1978, Pere Ubu nous gratifia de cet étrange *Dub Housing*, disque plus noir que le précédent, ce qui n'est pas peu dire. Rien que la pochette faisait peur : une bâtisse sinistre surplombée d'un immeuble aux fenêtres duquel des individus non identifiés semblaient appeler au secours. La musique était fidèle à la pochette : un appel au secours, de derrière les fenêtres. En forme de bouquet final, « Codex », une chanson qui n'en était pas tout à fait une, bien qu'elle en ait toutes les apparences formelles... Je veux dire, « Codex » n'est pas le genre de chanson qu'on fredonne, les mains dans les poches, en allant acheter le pain. C'est autre chose... Quelques notes de guitare plaintives agrémentées d'un effet de vibrato aussi répétitif que nauséeux, quelques touches de piano venues de la cour d'en face, et soudain

– Ô terreur ! – une chorale aussi folichonne que les Chœurs de l'Armée rouge entame une suite de sinistres « *Ohmm... Ohmm...* », sur un rythme vaguement reggae, après quoi le chanteur intervient enfin, mais comme à contrecœur, récitant un psaume dont il faut reprendre le texte intégral, de peur d'en perdre une seule miette :

*« I think about you all of the time
I did this, and I went there,
and I think about you all of the time
The day fades away,
and the night passes over,
and I think about you all of the time
I think about you all of the time
Here come my shoes
Here comes me !
One, two,
One...
I think about you all of the time
Step after step, block after block,
I think about you all of the time
The day fades away,
and the night passes over,
and I think about you all of the time
I think about you all of the time
I hear, I say, I see, I do,
I think about you all of the time »*

Désolé. Je sais que votre main tremble, et que vous levez les yeux au ciel, en l'occurrence un sinistre badigeon gris, et que l'envie de fumer vous reprend alors que vous avez arrêté il y a peine quinze jours, et que vous n'aurez PAS DE RÉPIT AVANT D'AVOIR TÉLÉCHARGÉ « CODEX » !... C'est dur, oui, mais je ne pouvais faire autrement, il fallait tout dire, de A à Z, *in extenso*, même si ça fait mal. La poésie ne caresse pas de le sens du poil. Son pouvoir est grand, elle vous fend l'âme et vous scie les pattes. Les textes de Pere Ubu ont ceci de commun avec ceux de Charles Baudelaire : on aurait aimé les écrire, mais certainement pas les vivre, oubliant qu'on n'aurait jamais pu les écrire si on ne les avait pas préalablement vécus, et que si nous n'écrivons rien de génial, c'est précisément parce que nous refusons ne

serait-ce que de toucher du bout des doigts ce que Pere Ubu et Charles Baudelaire ont frénétiquement serré dans leurs bras, sans pudeur ni dégoût.

Chacun l'aura compris, ce magnifique texte de chanson le serait sans doute un petit peu moins si le mot « chaussures » (*shoes* en anglais, pour les non-anglophones) n'apparaissait en plein milieu, irruption d'une réalité toute triviale parmi une série continue de méandres mentaux. Le mot *block* procure un effet similaire, sans être toutefois aussi évocateur. « Voilà mes chaussures / Me voici », c'est ainsi que je traduirais. L'image est saisissante... Le type arrive, précédé de ses chaussures. Les chaussures du type arrivent avant lui. Le type ne sait même plus qu'il marche. Il voit ses chaussures marcher devant lui, et même pas ses pieds, car ses pieds sont encore trop humains. Il se traîne. Il déambule. Tout ce qui lui reste, ce sont ses pas. « *Step after step, / block after block* ». Il regarde en l'air et voit des pâtés de maisons, pas d'horizon ; il regarde par terre et voit ses pompes, qu'on imagine usées jusqu'à la semelle. Il est possédé, pantin errant, ravagé par le souvenir incessant de ce qu'il a perdu. Quant à ce qu'il a perdu, toute la question est là, et elle reste bien entendu sans réponse. À vous de voir. Ce qui est certain, c'est qu'il est question de deuil. « *Codex* » est une chanson endeuillée. On est en droit de songer à la perte physique de quelqu'un, un ami, un frère, un père. Peut-être s'agit-il de Peter Laughner, membre originel de Pere Ubu et auteur de quelques-unes des premières chansons du groupe, écrites à la manière de Beach Boys qui n'auraient jamais vu la mer. Peter Laughner, un drôle de gars pas vraiment drôle, a eu droit à une épitaphe signée Lester Bangs, son copain le plus célèbre. Il faut savoir qu'il est mort à vingt-quatre ans, à moitié dingue, malade et drogué (le copain Lester ne lui a finalement que peu survécu, sauf artistiquement, car son œuvre est maintenant largement diffusée, au contraire de celle de Peter qui comme un Jacques Vaché a préféré faire de sa vie, fût-elle une descente aux enfers, son chef-d'œuvre, et ne presque rien laisser à la postérité)... Mais peut-être, après tout, que « *Codex* » parle seulement d'une fille, une de celles qui nous ont quitté pour se mettre à la colle avec un plouc de première. Je pense à toi tout le temps, salope, je pense à toi tout le temps et tu t'en tapes. Ta vie continue, comme la mienne, sauf que la mienne est hantée par ton fantôme. Tu me fais de l'ombre, tu assombris jusqu'aux pommes de terre qui refroidissent dans mon assiette. Il y a comme un décalage. Mes chaussures marchent devant moi. Je t'ai perdue, salope. J'entends, je dis, je vois, je fais. Je pense. À toi tout le temps, à toi tout le temps. À toi, tout le temps. Et je le répète et le serine et le martèle, bien que tu ne m'écoutes plus... Autre hypothèse : au regard de son titre, « *Codex* » peut aussi traiter du manque, du sevrage. Une autre drug song. Le mélange d'énervement et de léthargie qui se dégage du morceau plaiderait

